

jeune novice en avant des autres Pères. Tout à coup, une vache qui paissait tranquillement dans un pré voisin, accourt, s'agenouille devant les deux religieux et, après une pause, s'en retourne, tandis que le supérieur s'écriait étonné : "Vraiment, mes Frères, l'un de vous sera un saint."

Ordonné prêtre le 28 juin 1876, le Fr. Etienne quitta Bourges pour le Couvent de Brives. Il y était au moment des expulsions ; c'est de là qu'il partit pour l'exil. L'Espagne le reçut, mais son cœur rêvait des missions lointaines.

Il demanda et obtint la permission de partir. " Dans quelle mission désirez-vous être envoyé, lui dit son supérieur ?— Choisissez vous-même, répondit le P. Etienne, pourvu que dans cette mission, on puisse mourir pour la foi."

On le savait courageux, calme, intrépide, inébranlable dans l'épreuve : il fut envoyé dans une des missions les plus pénibles et les moins consolantes de la Chine. C'était en 1884. Il vint à Beauteville embrasser, pour la dernière fois, son père, sa mère et ses sœurs.

A la violente étreinte qu'il me donna, racontait dernièrement son père, j'eus un pressentiment et je lui dis : " Jean ne va pas dans les missions lointaines, laisse-nous mourir..." Le missionnaire baissa les yeux, cacha ses larmes et ne répondit pas. Comme saint François, amateur de la croix, il s'en alla, passant par Rome et Assise, afin de fortifier son âme là où tant d'illustres martyrs avaient versé leur sang pour Jésus-Christ.

Vers la fin de l'année, le P. Etienne prenait le chemin de la Chine. Des événements imprévus vinrent l'arrêter à Alexandrie : la guerre du Tonkin, qui semblait devoir être terminée après les brillants succès de l'amiral Courbet, avait pris une mauvaise tournure à la suite des négociations de Ferry.

Le P. Etienne obtint d'aller en Terre Sainte avec deux de ses confrères, missionnaires comme lui. Le 10 mai 1885, il rencontra à Jérusalem plusieurs de ses compatriotes parmi les pèlerins de la pénitence, et le 9 juillet, il s'embarquait pour sa mission.

Après deux mois d'un voyage tourmenté, le P. Etienne arriva à Shang-haï. Là, on lui fit la toilette chinoise obligatoire : il quitta l'habit franciscain pour revêtir le ta-koua-tzen, ou grande robe qui descend jusqu'aux talons et se ferme sur le côté gauche, puis le pardessus, espèce de gilet à grandes manches appelé makoua-tzen, une large ceinture verte, un chapeau en forme de marmite, les longues moustaches et la queue, et enfin, pour parître tout à fait un vrai sieng-seng (lettré), de grandes besicles. Il ne voulut jamais porter la soie ni les habits riches qui rehaussent tant aux yeux des Chinois, malgré les railleries que ne lui épargnèrent pas les païens.

Parti avec un autre Père, le long du fleuve Bleu, le Yantg-tse-kian, il vint à la procure des Pères franciscains qui se trouve à Han-Kéou, et, après avoir traversé à dos de chameau et de mulet les montagnes du Chen-Si, il arrivait, après un voyage de 2500